

Mon objectif dans cette synthèse de la journée est de donner quelques lignes de force des interventions, de grande qualité, qui ont été données aujourd'hui, d'en souligner les articulations, et peut-être de les éclairer ou de les reformuler en d'autres termes, pour nous aider à mieux les intégrer.

En bonne théologie, il faut toujours commencer par se retremper dans la Parole de Dieu. L'exposé de Claire Patier nous a fait suivre le destin des pauvres du Seigneur (hb : *ani, anawim* ; gr : *ptokos*, etc.) à travers l'Écriture<sup>1</sup>. Le pauvre, c'est fondamentalement celui qui crie vers Dieu, et à qui Dieu répond. Dans cette acception large, l'Écriture comprend toutes les formes de pauvreté : souffrance, humiliation, maladie, marginalité, etc. Le pauvre, c'est celui dont le seul secours est Dieu, ce qui est l'étymologie exacte et redoublée de Lazare de Béthanie, littéralement le pauvre à qui Dieu répond et qui habite dans la maison du pauvre. Au titre des étymologies, je rajouterais que certains voient dans le terme « Mammon », que Jésus utilise pour qualifier le règne de l'argent, une racine commune à celle qui a donné Amen, c'est-à-dire trouver son assurance et son fondement sur quelque chose ou quelqu'un. L'argent concurrence Dieu de manière directe en tant qu'il peut s'y substituer comme « celui sur qui je fonde mon secours, ma vie, mon espérance ».

Claire Patier a rappelé que Dieu a une prédilection pour les pauvres. Dès lors, la pauvreté comme état subi devient grâce, état recherché de celui qui non seulement se sait dépendant de Dieu –ce qui n'est encore que du bon sens–, mais qui veut se faire encore plus dépendant de Dieu –ce qui est le début de la sainteté–. Elle a beaucoup insisté sur le fait que la Providence de Dieu, en l'occurrence sa justice, n'était pas de donner la même chose à chacun, mais de donner à chacun selon ce qu'il est, personnellement, selon ses besoins. L'épisode de la manne, dans l'Exode, est très révélateur, et il est frappant qu'on ait appelé la manne, comme l'eucharistie, le pain des anges : en bonne théologie thomiste, chaque ange est unique dans son espèce<sup>2</sup>. Si la justice de Dieu consiste à donner le pain des anges, cela veut donc dire effectivement qu'il donne à chacun selon ce que chacun a de plus singulier, de personnel.

Dieu ne donne pas de loin, collectivement, mais personnellement, en s'impliquant. À sa suite, nous sommes appelés au service des pauvres, à l'aumône qui n'est que justice, et comme le Christ en s'incarnant, à nous impliquer personnellement dans ce service des pauvres, à vivre avec, avec le coefficient d'abaissement que ça suppose. Cette dimension d'implication est capitale. Dans le film *L'associé du Diable*, Satan, joué par un Al Pacino survolté, accuse Dieu, qui appelle, exige, etc., alors qu'il est distant et loin de nous, en disant qu'il est « un propriétaire qui n'habite même pas l'immeuble ! » C'est là le mensonge : Dieu est bien le seul propriétaire, de tous et de tout, S. Thomas le pensait avec raison comme l'a rappelé fr. Augustin, mais il est descendu auprès de nous pour habiter l'immeuble : c'est l'Incarnation. Il s'agit de ne pas faire descendre ses bienfaits de haut et de loin, mais de venir partager la condition des pauvres, de se faire pauvre soi-même.

Le Christ, vrai Dieu et vrai homme, s'est fait pauvre pour nous : ce n'est que sous ce rapport qu'on peut qualifier la pauvreté d'attribut de Dieu comme l'a fait Claire Patier<sup>3</sup>. Si le Christ s'est fait pauvre, alors il y a une certaine identité entre Dieu et le pauvre, indiquée par Jésus en Mt 25 : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (« *you dit it to me* » : l'évangile à 5 doigts, selon Mère Térésa). Service du pauvre, visée de pauvreté volontaire, Claire Patier nous introduisait au propos du fr. Augustin. Il s'agit de vivre de la première béatitude : « heureux les pauvres dans l'Esprit [Saint], ils voient Dieu » (au présent ! la seule avec les persécutés !).

Parce que la Parole de Dieu trouve à s'incarner dans l'histoire, fr. Augustin Laffay nous a introduit à la manière dont des chrétiens ont compris cela. Tout le propos était de montrer comment la pauvreté *cum Petro* et la pauvreté *cum Lazaro*<sup>4</sup>, i.e. pauvreté volontaire et pauvreté subie, devaient être unies dans un même propos évangélique, l'une nourrissant l'autre. Tous, nous sommes appelés à être des pauvres du Christ, parce que tous, nous manquons de l'essentiel, qui est Dieu. Et pour cela, chacun selon son état, est appelé à expérimenter la pauvreté, qui ne se résout pas de l'extérieur : c'est toute l'intuition de la prédication mendicante de Dominique et de François. Cela exige de chacun des renoncements successifs, et le choix de moyens pauvres. De fait, l'Église ne s'est historiquement réformée que par le choix assumé de certains pour la pauvreté volontaire. On peut apprécier ou non les signes que le Pape François a voulu donner en ce sens, mais c'est cela qu'il a en vue, avec comme objectif une « Église servante et pauvre », selon le titre d'un livre fameux du P. Congar<sup>5</sup> pendant le Concile Vatican II qui a beaucoup marqué le Pape actuel.

<sup>1</sup> Pour une bonne synthèse, cf. Albert GELIN, *Les pauvres de Yahvé*, Cerf, 1954

<sup>2</sup> Les différents anges ne sont pas des individus au sein d'une même espèce, partageant la même nature, contrairement à un père et son fils, ou deux chiens ; le terme « ange » est générique et recouvre autant de natures différentes que d'anges.

<sup>3</sup> La pauvreté, comme l'humilité, ne conviennent pas à Dieu en tant que Dieu, car elles impliquent un rapport d'infériorité envers autrui ; mais on peut les attribuer au Christ, vrai Dieu et vrai homme.

<sup>4</sup> Cette distinction vient de Gerhoh de Reichersberg (XIIIe s.), cf. art. « Pauvreté chrétienne », in *Dictionnaire de spiritualité*, t.12, col.652

<sup>5</sup> Yves CONGAR, *Pour une Église servante et pauvre*, Cerf, 1963

Mais le discours sur l'Église comme institution n'a de sens que si chacun opère une conversion personnelle. Le fr. Augustin a rappelé la grande doctrine de S. Thomas d'Aquin sur la propriété, sur l'aumône et sur la mendicité dans le contexte de l'émergence contestée des ordres mendiants. S. Thomas, qui ne fait que prendre au sérieux l'Évangile, est un dominicain rouge ! Le principe de gérance, selon lequel la propriété n'est légitime qu'en tant qu'elle sert le bien commun, entre autres par la dispensation aux pauvres, est révolutionnaire. L'aumône n'est, le plus souvent, que simple justice, et non pas d'emblée charité. Et même le vol est requalifié en non-vol lorsqu'il est d'absolue nécessité, le propriétaire ainsi lésé étant même tenu, en justice, de concéder ce dont il est privé. Le droit de propriété n'est jamais un absolu ni un droit sacré, il est toujours, selon les mots de Jean-Paul II, grevé d'une « hypothèque sociale »<sup>6</sup>.

Il faut retenir aussi la mise en garde de S. Thomas d'Aquin, et de quelques dominicains du XXe siècle, du P. Henry au P. Régamey<sup>7</sup>, contre une certaine esthétique de la pauvreté, un romantisme de la pauvreté. La pauvreté n'est pas une vertu pour elle-même, même lorsqu'elle est choisie volontairement : elle n'est qu'un moyen pour libérer la charité, la disponibilité au prochain, la confiance dans la Providence. C'est d'ailleurs le cas des trois conseils évangéliques, pauvreté, chasteté, obéissance, auxquels les religieux ne renoncent que pour mieux aimer. Rappelons au passage que chacun, religieux, prêtre, laïc, est appelé à vivre selon ces trois conseils évangéliques, chacun selon son état.

Voilà de quoi méditer sur notre propre rapport à l'argent, évoqué par Patrice de Plunkett dans un des ateliers, qui a beaucoup insisté sur le caractère de système que l'argent a acquis aujourd'hui d'une manière complètement inédite. Sous ce rapport, la charité individuelle ne suffit pas, c'est le système qu'il faut mettre en cause. Le caractère malsain du système est manifeste dans le fait qu'il va de crises en crises, de plus en plus rapprochées, et se maintient en sauvant les structures financières au détriment des hommes. Et pourtant, il se renforce à mesure qu'il devient une structure impersonnelle, ou chacun s'exonère de ses responsabilités, convaincu qu'il est que son action ne peut rien changer à un système qui « va tout seul » (comme le disait Joseph de Maistre à propos de la Révolution française<sup>8</sup>). Comme le disait Ozanam, évoqué à la fois par Joseph Thouvenel et par le fr. Maxime dans sa présentation historique des grandes figures du catholicisme social, dans la parabole du Samaritain, le fait de secourir l'agonisant, c'est la charité –encore qu'on ait pu dire que c'est simple justice car c'est un devoir- ; mais le fait de sécuriser les routes pour éviter qu'il y ait des agonisants, c'est la justice. Sous ce rapport, le chrétien doit lutter à la fois pour la charité, en aval, et pour la justice, en amont.

La table ronde sur la France périphérique et les gilets jaunes a été passionnante également. La crise des gilets jaunes a fait resurgir la question sociale, alors que le pouvoir politique, conscient de son incapacité à agir sur l'économie, avait privilégié la question sociétale. La crise des gilets jaunes a donné une visibilité à ceux qui, jusque-là étaient invisibles, tant quant aux politiques de minimas sociaux, qu'à la production culturelle ou à l'existence médiatique. Validant les thèses de Christophe Guilluy sur la fracture socio-géographique<sup>9</sup>, la sociologie des gilets jaunes dessine deux France, non pas antagonistes, mais juxtaposées, qui ne se connaissent pas, ne se comprennent pas, parce qu'elles ont un rapport différencié à la mondialisation et au mode de vie qu'il induit : certains y sont parfaitement adaptés et en bénéficient, d'autres non. C'est le darwinisme social impliqué par le modèle économique contemporain, fait d'hyper-concentration des moyens économiques, de service et de mobilité dans les grandes métropoles.

Deux petites choses à noter :

1/ les gilets jaunes réclament une visibilité, une reconnaissance ; sous ce rapport, ils sont tout à fait dans le train de l'histoire politique récente, qui est celui de l'exigence par tous et chacun de *reconnaissance* (cf. P. Manent<sup>10</sup>). Ce que les minorités sexuelles, ethniques, etc., réclament et obtiennent, les gilets jaunes ne l'obtiennent pas parce qu'ils ne peuvent pas prétendre au statut de victime : pas assez pauvres, pas assez colonisés, pas assez bien-pensants, etc.

2/ cette question de la visibilité fait la transition avec l'une des conférences de demain sur la théologie de la libération. Le théologien dominicain Gustavo Gutierrez, père de la théologie de la Libération, méditait sur la parabole du bon Samaritain. Il remarque quelque chose d'intéressant : tous les protagonistes sont désignés, soit par leur fonction, soit par leur origine, etc., ils sont tous *quelqu'un*, « reconnu ». Seul le pauvre, l'agonisant, est

<sup>6</sup> Jean-Paul II, encyclique *Sollicitudo rei socialis* (1987)

<sup>7</sup> Cf. Pie-Raymond REGAMEY, *La pauvreté, introduction nécessaire à la vie chrétienne*, Aubier, 1941. On peut lire aussi sa série d'articles sur la pauvreté religieuse dans *La Vie Spirituelle*, de 1948 à 1949.

<sup>8</sup> Cf. Joseph DE MAISTRE, *Considérations sur la France* : « Enfin, plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la Révolution, et plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont point les hommes qui mènent la révolution, c'est la révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit qu'elle va toute seule. » (in *Œuvres*, « Bouquins », Robert Laffont, 2007, p.202)

<sup>9</sup> Christophe GUILLUY, *La France périphérique*, Flammarion, 2014

<sup>10</sup> Cf. Pierre Manent, *Cours familier de philosophie politique*, Gallimard, 2001

désigné simplement comme « un homme ». Gutierrez parle à ce sujet du pauvre comme de l'in-signifiant. La crise des gilets jaunes rejoint tout à fait cette intuition-là.

Par ailleurs, j'ai été très frappé par les anecdotes de Mgr Ginoux : tous ces gens-là, sur les rond-points, sont des chrétiens, ou des anciens chrétiens. L'Église les a abandonnés, ou en tout cas n'a pas su les rejoindre. Et on revient aux exposés de ce matin : il faut se faire proche. Qui est mon prochain ? C'est à chacun d'en décider, mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a l'embarras du choix. Cela exige de se former, d'adopter une attitude de citoyen et de consommateur responsables, de lire les enseignements du magistère, et d'agir en conséquence. J'ajouterai quelque chose au sujet de Joseph Thouvenel : il est arrivé, en ne cachant jamais sa foi chrétienne, revendiquée, au risque des vexations, à un niveau de responsabilité très important. La seule chose, outre la grâce, qui a permis cela, c'est qu'il travaillait plus et mieux que les autres les dossiers, et qu'il conduisait humainement les discussions. Aux catholiques, on ne pardonne de l'être qu'à un certain niveau d'excellence professionnelle et humaine. C'est une exigence pour chacun d'entre nous.